Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 32

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186511

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ÉPICIER. — Ah! vous en avez un aussi? Eh bien! on a bien fait: ça vous manquait. Nous v'là à Saint-Roch; c'est là que Bonaparte, encore enfant, tirait sur les royalisses.

L'ÉTRANGER. — Oh! nô!

L'ÉPICIER. — Je vous dis que si, parce qu'ils l'embêtaient. C'est dans les livres. Tenez, voyez-vous les réverbères, là-bas, les deux? C'est là votre résidence. Vous voyez... voyez-vous?

L'ÉTRANGER. — Oh! nô!

L'ÉPICIER. — Vous n'y voyez donc pas, là-bas! Eh bien! puisque je suis en train, il ne m'en coûtera pas plus. Dites donc, votre pays, est-ce aussi grand qu'ici?

L'ÉTRANGER. — Oh! yes!

L'ÉPICIER. — Eh! non, puisque c'est une île. Dites donc, y a-t-il beaucoup d'épiciers!

L'ÉTRANGER. — Boco! boco! boco!

L'ÉPICIER. — Vous voulez dire beaucoup. Ah! c'est pour ça que le commerce des pruneaux va si mal. Y en a de trop dans toutes les parties. Nous v'là arrivés. Vous allez frapper à la porte, on vous ouvrira.

L'ÉTRANGER. — Oh! nô!

L'ÉPICIER. — Eh bien! si ça vous répugne, j'vas frapper pour vous. *(Il frappe.)* Allons, adieu, portez-vous bien.

L'ÉTRANGER, *quittant son faux accent.* — Adieu, épicier!

L'ÉPICIER, *interdit.* — Ah! c'est joli! Une farce de fumiste. *(Longtemps après).* — Adieu, faux Anglais.

Lo soupâ dâo conduteu.

Que rein ne sâ, rein ne grâvè! dit-on, et l'est bin veré; mâ assebin quand l'est qu'on crâi qu'oquiè est arrevâ quand bin cein n'est pas, cein fâ atant d'effé què l'afférè mémo.

On conduteu dè déligence arrevà on dzo à Lozena tot mafi: l'avâi fan, sâi et surtot sono. L'est veré què dein lo teimps dè clliâo déligences, cein n'allâvè pas se rudo qu'ora, et quand fasâi tsaud, clliâo pouro conduteu ein eindourâvont gaillâ; kâ quand l'étiont aguelhi dein cll'espèce d'afférè qu'on arâi de 'na lotta su lo dou dè la déligence, lâi sè mettiont bintout à beinâ et à dondâ, que l'étiont soveint tot eintoupenâ quand faillâi redécheindrè su terra.

Don, on dzo que noutron conduteu arrevâvè à Lozena, l'étâi affauti et l'allà po sè repétrè et sè dessâiti à cé cabaret qu'est quie à man drâite coumeint on va su Monbénon du la pinta à Gibon. Démandè onna bouna omeletta, demi-pot et dou verro, kâ dévessont étrè dou, l'atteindâi cauquon, et tandi que lo carbatier prepârè lé z'âo et lo sai, noutron coo coumeincè à cllieinnâ la téta, à clliourè lè ge et lo vouaïquie bintout adrâi bin eindroumâ. Cé que dévessâi bâirè avoué li arrevè, et quand lo vâi sonicâ, lo vâo reveilli, mâ énutilo; pioncivè tant foo que l'eut bio lo sécâorè, pas moïan d'ein avâi on mot. — « Ma fâi, tant pis, se fe lo compagnon dâo conduteu, mâ dû que ne vâo rein oûrè, ne vu pas mé atteindrè » et mon gaillâ sè crotsè contrè l'omeletta, que lo pliat est bintout net à tsavon, aprés quiet s'ein va ein laisseint ronclliâ lo conduteu. A la fin dai fins, stuce sè reveillè, sè met à baillî ein sè mailleint, ein allondzeint lè brés et ein sè frotteint lè ge, et quand vâi lé z'assiétès coffès et lè z'âo reduits, ye crâi que l'est li que lè z'a medzi, sè cheint mî à se n'ése, pâyè et soo ein deseint: Tot parâi on est rudo dè mî quand l'est qu'on a medzi oquiè!

Un ancien magistrat vaudois, M. X., membre du tribunal d'appel, était le plus grave des hommes, et sa femme se livrait rarement dans le monde à un mouvement d'abandon ou de gaîté. Quelqu'un qui les voyait souvent, désirant savoir si les deux époux conservaient ce ton froid et sérieux dans leur intimité, questionna sur ce point une fille attachée à leur service.

— Oh! ouai! pas plus! répondit celle-ci, une brave domestique de Savigny; quand ils sont seuls ils se donnent de petits noms; Monsieur appelle madame: *ma marmite*, et madame l'appelle *mon poëlon.* Surprise d'une chose aussi bizarre, la personne qui questionnait cette brave fille eut recours à des renseignements plus sûrs: le fait est qu'ils se donnaient leur nom de baptême, que le juge appelait sa femme *mon Armide*, et qu'elle l'appelait *mon Apollon.*

Le régent d'une petite ville a la manie des vers. Tout dernièrement encore, il dédiait quelques strophes à son pâtissier, dont il exaltait les produits à grand renfort de rimes. Il reçut en retour un très beau pâté, non sans déception cependant, car il remarqua sous celui-ci, une partie de la feuille où il avait écrit ses vers, et il en fit de vifs reproches au pâtissier, qui lui répondit très spirituellement: « Nous sommes à deux de jeu; vous avez fait des vers sur mes pâtés, et moi j'ai fait des pâtés sur vos vers. »

Un huissier-exploitant au début de ses fonctions, fut chargé, l'autre jour, d'opérer une saisie chez un débiteur qui le menaça et l'accabla d'injures. L'huissier, mis dans l'impossibilité d'agir, se retira et dressa un procès-verbal où nous remarquons cette phrase: « Il m'a traité de la tête aux pieds, soutenant que j'étais un coquin, un scélérat, un voleur, ce que je certifie véritable, en foi de quoi j'ai signé ci-dessous. »

Un avocat qui plaidait pour un petit garçon, le fit amener à l'audience. Dans la péroraison de son plaidoyer, qui fut assez touchante, il s'aperçut que toute l'assemblée était émue, et pour impressionner de plus en plus son auditoire il prit entre ses bras l'enfant qui se mit à pleurer et à crier de son mieux.

Chacun était vivement touché, et s'intéressait au sort de cette victime innocente. Mais l'avocat de la partie adverse s'étant avisé de demander à l'enfant, ce qu'il avait à pleurer si fort: « Il me pince » répond le petit, au milieu de l'étonnement général.

Au banquet du tir fédéral de lundi, un des convives dit à son voisin: « Veuillez me passer les z'haricots. »

— On ne dit pas des z'haricots, répond le voisin, l'*h* est haspirée.

— Mille pardons, reprend le premier, la liaison est permise.....

— Certainement, ajoute un autre, on dit bien des épinards!

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

V. —

Elise de Mordreux était-elle morte ou seulement sans connaissance ?.... On la porta complétement inanimée dans la cabane de bains. En quelques mots rapides le jeune homme indiqua à sa mère les soins à donner à la pauvre noyée, puis il courut à Roche-Bonne chercher des secours.

Un hasard heureux lui fit rencontrer dans le chemin le docteur Bertel, qui se rendait à la villa des Sapins.

Dès qu'ils eut appris ce qui venait d'arriver. M. Bertel donna l'ordre au cocher de continuer à fond de train. Elise transportée par sa mère, l'institutrice et la femme de chambre, arrivait à la maison en même temps que lui.

— Madame, dit le docteur à Mme de Mordreux, Mlle de Mordreux vit encore, mais n'allez pas vous réjouir trop tôt; sa vie ne tient qu'à un fil.

M. Bertel ne se trompait pas, et, par des soins d'une habileté incontestable, il eut le bonheur de rappeler la jeune fille à la vie.

Le bruit de l'accident, dont avait failli être victime Mlle Elise de Mordreux, se répandit avec la rapidité de l'éclair dans tous les environs. Dès le lendemain matin les de Crouïlli arrivèrent à la villa des Sapins. Elise était couchée dans le salon sur une chaise longue. Bien qu'elle fut hors de danger elle refusa de recevoir leur visite. Mme de Mordreux écouta avec un sourire embarrassé les lieux communs que lui débitèrent le père et le fils.

— Ce qu'il y a de bien extraordinaire, répondit-elle cependant, c'est que nous ignorons à qui nous avons cette immense obligation.

Au même moment un domestique entra et remit une carte à Mme de Mordreux. C'était la vingtième depuis le matin. Par politesse elle la prit sans la lire, mais M. de Crouïlli y avait jeté un regard à la dérobée et avait pâli. Il donna le signal du départ en se levant brusquement.

— Madame, dit-il, une affaire extrêmement importante nous rappelle à Paris, mais nous vous serions reconnaissants de nous envoyer le bulletin de la santé de Mlle de Mordreux, bien qu'elle soit hors de danger.

Mme de Mordreux s'inclina sans rien promettre.

— Madame, dit après le départ des de Crouïlli le domestique qui attendait, le monsieur qui m'a remis cette carte et que j'ai fait entrer dans le petit salon y est toujours.

Alors Mme de Mordreux jeta un regard sur la carte et laissa échapper un cri de surprise. Le nom écrit arrachait un voile épais de devant ses yeux; il lui expliquait l'embarras des MM. de Crouïlli dans plusieurs circonstances et leur brusque départ de tout à l'heure. La carte portait sous une couronne de comte.

ALBERT DE MONTBRUN.

Mme de Mordreux s'élança vers la porte du petit salon et l'ouvrit.

— Venez, monsieur, venez voir pleine de vie et de reconnaissance celle que vous avez arraché à la mort dit-elle au grand jeune homme brun.

Une émotion profonde, indéfinissable, avait animé les traits de Mlle de Mordreux en apprenant qui était son sauveur.

— Merci! merci! répéta Elise en présentant sa main mignonne à M. de Montbrun avec un abandon charmant.

Puis la rougeur qui venait de couvrir ses joues disparut et la jeune fille reprit la blancheur mate avec des tons nacrés, qui lui était habituelle.

— Oh! monsieur, c'est le ciel qui vous a envoyé dans dans ce terrible moment, s'écria Mme de Mordreux avec effusion.

— Je ne sais trop, madame, si le ciel intervient dans ces choses-là, car il me semble qu'il serait plus simple pour lui de les empêcher, répondit Albert de Montbrun, je me promenais sur les miels, j'ai entendu vos cris de détresse et je suis accouru.....

M. de Montbrun demanda la permission de venir chaque jour prendre des nouvelles de Mlle de Mordreux.

— Monsieur, les sentiments d'estime et de sympathie que vous m'inspirez déjà ne m'y engageraient pas que la simple reconnaissance me ferait un devoir de vous recevoir, répondit Mme de Mordreux.

— Mon cher Antoine, dit M. de Crouïlli à son fils dans le trajet de Paramé à St-Malo, il faut chercher autre chose, Mlle de Mordreux t'échappe.

J'en suis tout consolé mon père, répondit Antoine?....

— Quoi! quarante mille francs de rente?....

— Peuh!.... Qu'est-ce que cela aujourd'hui?

— Oh! tu crois que ça se trouve si facilement.....

— Quand on est marquis de Crouïlli, répondit Antoine avec une suprême fatuité, on trouve toujours une petite bourgeoise pour vous apporter un million ou deux, quelque ruiné qu'on soit.

Le soir même MM. de Crouïlli, père et fils, reprenaient le train pour Paris.

Cependant Elise de Mordreux ne se remettait pas. La terrible secousse, qu'elle avait éprouvée n'avait apporté aucun changement de son état mental. Elle était toujours rêveuse et mélancolique, plus encore peut-être qu'avant.

Excepté celles de M. Albert de Montbrun, elle refusait toutes les visites que s'empressaient de faire à la villa des Sapins, depuis l'accident de la grève, les dames des villas voisines. Sa seule récréation était les morceaux de musique que jouait sur le piano Mlle Eugénie avec une âme d'artiste; sa seule distraction, les visites d'Albert.

Mme de Mordreux avait reconnu dans ce beau jeune homme un caractère loyal et modeste, une âme noble et pure et une belle intelligence. Ses goûts semblaient avoir beaucoup d'analogie avec ceux de sa fille. Elle savait que la fortune des de Montbrun était compromise dans un procès avec les de Crouïlli; mais qu'importait? M. de Montbrun annonçait des goûts modestes et Elise était suffisamment riche pour deux. Mme de Mordreux aurait donc laissé les deux jeunes gens s'aimer sans obstacle. Les émotions d'un amour partagé pouvaient bien être le meilleur remède à la torpeur morale de sa fille.

(A suivre.)

En souscription: 3me édition du **Voyage de Favey et Grognuz**. Prix pour les souscripteurs: 1 fr. 20; — en librairie, 1. fr. 50.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie